

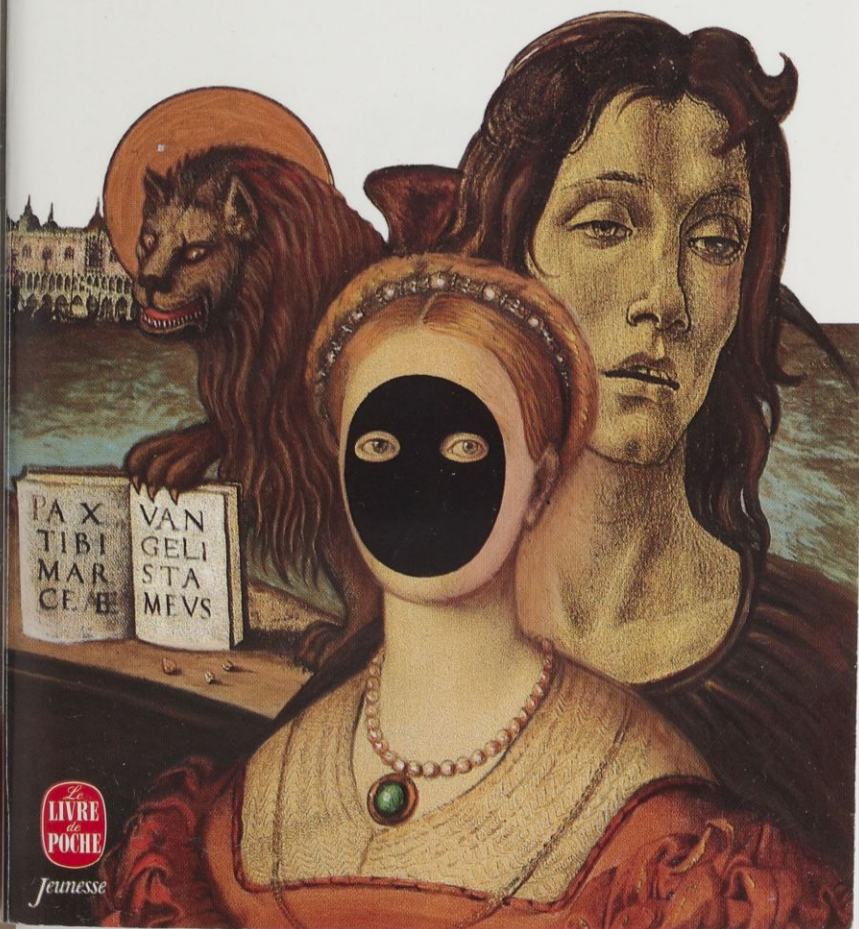
El. 8° Y

Ariel Carminati

9021

(493)

# La nourriture des anges



Le  
LIVRE  
de  
POCHE

Jeunesse

2.01J

MURIEL CARMINATI

Muriel Carminati est née à Longwy en 1956. Elle enseigne les lettres dans un lycée de Lorraine. Elle est passionnée, depuis la découverte qu'elle en fit en 6<sup>e</sup>, par la civilisation égyptienne, et le livre fétiche de sa jeunesse fut *Le roman de la momie* de Théophile Gautier. *Mémoire d'éléphant*, qu'elle a publié dans Le Livre de Poche Jeunesse, a obtenu en 1992 le Prix «L» de l'Aventure de la ville de Limoges. Elle a publié depuis lors *Le nombril du monde*. A *La nourriture des anges* a été attribué, sur manuscrit anonyme, par le jury enfants, le Prix du roman jeunesse 1993 du ministère de la Jeunesse et des Sports.



MURIEL CARMINATI

LA NOURRITURE  
DES ANGES

Éditions  
L'Asphodèle

Éditions  
L'Asphodèle



1738375

MURIEL CARMINATI

# LA NOURRITURE DES ANGES

Illustrations :  
Kelek

 HACHETTE  
Jeunesse

DL-23041994-10619

DU MÊME AUTEUR DANS  
Le Livre de Poche Jeunesse

*Mémoire d'éléphant*  
*Le nombril du monde*

MURIEL CARMINATI

LA NOURRISSURE  
DES ANGES

ÉDITIONS

1994

© Hachette Livre, 1994

79, boulevard Saint-Germain, Paris VI<sup>e</sup>

Pour Pat Paradis,  
mon ange gardien

Un valon le- en change et l'avez, si sur-  
sauter Nicolas. Depuis combien de temps  
s'était-il endormi? En tout cas, plusieurs  
heures. Un jour grisâtre paraissait se lever. Il  
ne sentait plus le poids de la canotière s'appli-  
quer dans son corps et pourtant on se dépla-  
çait tout tout les formes parois vers l'ouest.  
Le jeune garçon tira ses jambes en arrière  
puis se crispant à un moment le bas, il  
se blessa maladroitement. Vermeil, de Ven.  
On se trouvait complètement encastré d'un  
la soupape le fit brutalement sauter et la son-  
nerie et ses compagnons s'écroulèrent, les  
autres, ni-tuques parce que la garde

91-301774-10619

U.S. DEPARTMENT OF JUSTICE  
FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION

MEMORANDUM FOR THE DIRECTOR  
FROM THE SAC, [illegible]

RE: [illegible]

DATE: [illegible]  
BY: [illegible]



Un « aheu ! », cri étrange et caverneux, fit sursauter Nicolas. Depuis combien de temps s'était-il endormi ? En tout cas, plusieurs heures. Un jour grisâtre paraissait se lever. Il ne sentait plus le roulis de la carriole s'imprimer dans son corps et pourtant, on se déplaçait, oui, oui, les formes paraissaient bouger. Le jeune garçon étira ses jambes ankylosées puis, se cramponnant à un montant de bois, il se hissa maladroitement. Vertudieu, de l'eau ! On se trouvait complètement entouré d'eau ! La stupeur le fit lourdement tomber à la renverse et ses compagnons s'esclaffèrent, mi-amusés, mi-inquiets parce que la gondole

menaçait de chavirer. Seul, le guide, oscillant comme un funambule un jour de grand vent, n'avait pas bronché. L'équilibre se rétablit et le calme plat qui semblait l'accompagner naturellement s'installa à nouveau. On somnolait comme sous les caresses maternelles, gestes simples et profonds valant toutes les médications du monde. Nicolas n'avait pas éprouvé une telle sensation de sérénité depuis bien longtemps... La mère était morte d'une forte fièvre alors qu'il avait cinq ans à peine. Étant l'aîné, il n'avait connu ni la tendresse ni les soins d'une grande sœur ; il avait fallu apprendre à se débrouiller très vite car le père n'était pas décidé à reprendre femme tout de suite, abruti de tristesse qu'il était. Nicolas avait commencé à labourer l'année suivante, c'est-à-dire qu'il s'agrippait au manche, sautilant plutôt que marchant, et guidait le père de sa voix de fausset, la famille étant trop peu aisée pour posséder sa bête de trait. Combien de fois Nicolas n'avait-il pas failli trébucher et s'abattre sur le soc ?

« Oh ! Petit ! C'est fini, ces rêvasseries ? Debout ! On débarque ! »

Le gaillard qui l'avait secoué, c'était Collinet

Jacquemin, son cousin. C'est lui, en cette année 1635, qui l'avait emmené dans ses bagages quand il avait quitté le duché quelques semaines auparavant.

Ils jetèrent tous leur havresac sur le quai et enjambant la barque d'un coup de reins, ils se retrouvèrent sur la terre ferme, enfin, plus ferme, même si ça n'égalait pas la bonne terre lorraine solide et sûre.

« Mon vieux, pour d' la belle ouvrage, c'est d' la belle ouvrage ! s'exclama Balthazar Vogel, maçon de son état, mon compère Jean m'a donc pas raconté de faussetés ! Passe que celui-là, d'habitude, si tu fais créance à ses paroles, i' te fait gober la lune toute crue ! »

Il avait planté ses deux gros poings sur ses hanches et détaillait d'un œil de connaisseur la façade en dentelles du palais des Doges. Des aboiements furieux précédèrent de peu une envolée de pigeons : on aurait cru voir une grande vague de soie gris perle qui se soulevait pour s'évaporer dans le ciel laiteux. Un grand chien noir à poil ras surgit devant le groupe d'arrivants, en fit mécaniquement le tour et disparut sous les arcades du palais.

« I' rentre à la niche, commenta Balthazar,

décidément causant depuis quelques minutes. Ça y est, ça m'revient. Le Jean m'avait bien parlé du palais... C'est le palais des Dogues. C'est pas croyab' c'qu'ils construisent ici, même pour leurs bêtes !... »

Collinet hurla de rire et les autres, qui n'y comprenaient goutte, le suivirent de concert parce que le rire du jeune homme était irrésistible. On se claqua les cuisses, on martela les pavés de la place Saint-Marc avec ses galoches, on pleura de joie en s'occasionnant même, pour certains, un point de côté. Heureusement que l'heure très matinale laissait les gens susceptibles d'assister à cette scène chez eux, bien au chaud sous leur courtepointe... Sinon, nos Lorrains auraient bien pu connaître le grand enfermement avant d'avoir seulement dit ouf ! Quand tout le monde eut repris ses esprits, Collinet se tourna vers le maçon naïf et s'adressa à lui d'un ton sérieux :

« Par pitié, Balthazar, ne parle plus ainsi désormais ! Cet édifice est le palais des Doges, ou, si tu veux, des princes gouverneurs de cette prestigieuse cité de Venise. Ne fais plus jamais mention de niche ni de bête pour désigner cet endroit... car si le moindre espion au

service de Son Altesse ou du Conseil des Dix t'entend tenir ces propos...

— Tu es bon pour passer le pont des Soupirs et je ne donne pas cher de ta vie ! » conclut fermement un de leurs compatriotes qui venait les accueillir avec un peu de retard. Tous saluèrent maître Corvisier avec beaucoup de déférence. Ce luthier renommé travaillait ici depuis quelques années et c'est lui qui avait assuré l'embauche de tous ces hommes frais débarqués. Nicolas ne tenait pas en place. Il avait tellement hâte de connaître son nouveau travail... Mais il fallut passer par la taverne de l'Horloge où les hommes voulaient se restaurer avant de penser à la besogne. Nicolas fut donc obligé de se plier à la volonté générale. Le grand chien noir comme le diable qui avait fait peur aux pigeons tout à l'heure les suivait. Il s'avéra qu'il appartenait à maître Corvisier et que, plus alerte que le quinquagénaire, il était venu en quelque sorte en éclaireur. Nicolas n'avait pas le temps de s'ennuyer, entre ce chien joueur et les curieuses ruelles étroites qu'ils prenaient, les petits ponts qu'ils franchissaient, les places minuscules qu'ils traversaient.

Quelle ville étrange ! Les contrevents peints lui plaisaient beaucoup mais c'était surtout le miroitement des façades dans les canaux qui le laissait bouche bée. Tous ces reflets faisaient qu'on ne savait plus très bien si l'on marchait sur la terre, sur les eaux ou dans les airs. On se laissait porter, comme une bulle de savon enregistrant tous les sons, toutes les couleurs... Jamais Nicolas n'avait connu une telle sensation.

« Je crois que je vais adorer ce pays », se dit-il, en tournoyant sur lui-même. Ses gesticulations lui firent embrasser le pavé.

« Jamais deux sans trois ! s'exclama Collinet, son cousin. Mais la prochaine fois, le maître pâtissier va sûrement te botter le derrière et t'apprendre à marcher droit, à moins que tu n'inventes la purée de beignet ou les croquets en miettes ! »

Les rires fusèrent de nouveau. Nicolas ne voulut pas pénétrer dans l'ancre sombre de la taverne, préférant le grand air et surtout la contemplation des façades ouvragées. Ce n'était pas comme dans son village, à Champenoux, qui ne comptait que des masures à un seul niveau, sans ouverture, sans grâce...

Ici, de hautes baies dominaient les canaux, parfois agrémentées de vitraux, ternes de ce côté-ci mais si lumineux de l'intérieur... Nicolas en avait déjà vu à la chapelle des Cordeliers à Nancy. Des balcons ciselés dessinaient des bouches en corolle qui semblaient envoyer des dizaines de baisers aux flâneurs. Le regard du jeune Lorrain fut soudain attiré par un garçon à peu près de son âge, qui portait un plateau de bois recouvert d'un linge blanc. Quand l'autre arriva à la hauteur de Nicolas, il s'arrêta, le considéra lui aussi en lui adressant un grand sourire et lui dit quelques mots incompréhensibles. N'en renonçant pas pour autant à communiquer, il découvrit la planchette qu'il portait, mit un genou à terre et proposa à l'étranger un des nombreux petits pâtés dorés soigneusement alignés. Ils embaumaient tellement que Nicolas ne put y résister. Il en accepta un avec un grand merci qu'il assortit d'une petite révérence.

L'autre, tout en recomposant prestement l'ensemble de manière à faire disparaître la place vide, lui demanda :

« Mer... ? *Que dici ?* Mersé ? »

— Non, merci ! Je t'ai dit merci... pour le pâté ! Hum... c'est qu'il est bon ! »

Le chien avait interrompu son vagabondage et essayait maintenant de happer une part du festin. Nicolas partagea avec l'animal.

« Merci ! reprit le Vénitien, merci ! » répétait-il en pointant son index sur Nicolas puis, portant son doigt sur lui-même, il ajouta : « *Grazie !* » Il recommença plusieurs fois l'opération. Nicolas qui, cette fois, avait parfaitement compris, venait d'apprendre son premier mot d'italien. L'autre poursuivit :

« *Luigi... e tu ?* »

Nicolas ouvrait de grands yeux : un louis pour un petit pâté ? Comme il n'avait pas l'air de comprendre et que les cloches indiquaient à Luigi qu'il était en retard, ce dernier s'éloigna en trotinant. Les hommes ressortirent enfin de la taverne, chacun muni d'un plan succinct dessiné par maître Corvisier pour rejoindre son lieu de travail. Certains hochaient la tête pensivement, hésitant à se lancer dans le dédale vénitien.

« Allez, mes braves, les encouragea Collinet, du courage ! C'est là le meilleur moyen de découvrir votre nouvelle patrie. I' faut vous j'ter à l'eau... Enfin, c'est une façon de parler ! »

Mais les autres n'avaient plus le cœur à rire en se mettant en route.



« Bon, on y va, Nicolas ? »

Le maître luthier, conversant avec Collinet, partit d'un bon pas et le jeune garçon se dépêcha de les suivre. Quand ils débouchèrent sur une grand-place, le campo San Luca, ils aperçurent, sortant d'un palazzo pour disparaître dans la ruelle la plus proche, le petit coursier avec lequel Nicolas avait sympathisé.

« Tiens, voilà Luigi ! » s'exclama gaiement maître Corvisier, et il se tourna vers les deux autres. « Vous l'avez vu ? Eh bien, ce garçon est aussi au service de mon ami, le signor Farsetto. Luigi travaille actuellement dans la dernière boulangerie que votre nouveau maître vient d'ouvrir près de San Zaccaria. C'est un apprenti sérieux qui devrait faire son chemin... »

Luigi, c'était donc son nom... et non le prix extravagant d'un petit pâté. Nicolas frissonna. Pourvu qu'il ne commette pas trop de bêtises et comprenne vite ce qu'on lui demanderait... Son cousin, beaucoup plus âgé, lui avait assuré qu'il l'épaulerait. Après tout, c'est lui qui l'avait entraîné à partir. Collinet avait déjà acquis une certaine expérience en faisant tout son apprentissage chez le sieur Forache, ins-

tallé à Nancy. Ce pâtissier n'y allait pas avec le dos de la cuiller et le mitron avait appris le métier dans la douleur mais, maintenant, il était parfaitement rompu aux arcanes de la science des desserts.

Nicolas avait quitté les chèvres qu'il menait en pâture sans l'ombre d'un regret. Il avait tellement envie de fabriquer quelque chose de ses dix doigts au lieu de bâiller d'ennui à longueur de journée... Le père Foul, son patron, n'avait pas apprécié la venue du grand Jacquemin, un jour, à la ferme ; ce drôle avait tant et si bien conté merveille au petiot sur la grand-ville qu'il avait fini par lui tournebouler la cervelle. Le fermier avait proféré des menaces féroces si le jeune venait à le lâcher, mais le grand escogriffe lui avait tenu tête et les deux coquins avaient finalement filé la nuit suivante sans tambour ni trompette. Nicolas se souvenait encore des gâteaux de boue qu'il façonnait le long des talus humides et qu'il ornait ensuite de fougères et d'escargots minuscules au lieu de surveiller le troupeau. Il souriait aux anges en évoquant ce bon souvenir quand Farsetto apparut sur le seuil.

« *Che grazioso ragazzo !* » s'écria-t-il, en

essuyant ses mains pleines de pâte sur son tablier blanc. Les présentations furent chaleureuses. Le pâtissier était un homme au visage ouvert, ses bonnes joues luisaient comme deux brioches appétissantes et ses yeux pétillaient de malice. Collinet en restait médusé : rien à voir avec le sinistre Forache à la triste figure ! Farsetto finit par les conduire dans le fournil. Tout le monde s'y activait en chantant à pleine gorge. Gaudenzia, l'épouse du patron, une plantureuse Vénitienne, apporta sans tarder à boire. Une fiasque de vin rouge circula ; quand le tour de Nicolas arriva, il eut beau décliner l'offre poliment, Farsetto ne voulut rien entendre. Il lui montra comment boire *a garganella* comme il disait, c'est-à-dire à la régalade, puis il lui mit solidement la bouteille dans les mains. Nicolas renversa la tête en arrière, encouragé d'un clin d'œil par les autres, et il s'envoya une généreuse lampée de liquide, non pas au fond du gosier, mais sur le menton et le cou. Le cercle des buveurs s'esclaffa. Une partie de la pluie vineuse atterrit même sur une rangée de tourtes qui, remplies de hachis, attendaient leur abaisse de pâte avant d'être enfournées.

« *La torta al vino !... La torta assorbente !...* »  
annonça Farsetto, d'un ton faussement sentencieux. Les rires reprirent de plus belle.

« Eh bien, mon garçon, conclut maître Corvisier avant de prendre congé, voici ta première trouvaille culinaire... Espérons qu'elle sera au goût des clients ! »

\*  
\*\*

« *Una torta Farsetto, per favore !* »

Nicolas emballa aussitôt la tourte croustillante dans le linge festonné qu'on lui tendait. C'était la trentième qu'il vendait depuis une heure qu'il avait installé son éventaire au marché du Rialto. Sa trouvaille culinaire, comme le lui avait dit maître Corvisier pour rire, était devenue la dernière recette secrète du pâtisier Farsetto et cette tourte au goût si particulier faisait fureur depuis bientôt six mois chez les gourmands — Et Dieu sait s'il y en avait ici !

Nicolas s'était tout de suite senti à l'aise chez son nouveau patron. Le travail s'accomplissait pourtant avec beaucoup de rigueur ; les gens de Farsetto connaissaient

— Je ne crois pas, fit ce dernier. On n'y trouve pas tant de religieux ! » Et il l'entraîna dehors.

« Et si nous allions fêter votre victoire, saint Nicolas ? » proposa Simon en s'inclinant devant l'artiste. « Viens ! » ajouta-t-il en se tournant vers un de ses amis violonistes, qui tenait son nourrisson dans ses bras, et il appliqua la main de Nicolas sur le front du nouveau-né :

« Il va te porter chance, mon ange, chuchota-t-il au bébé. C'est saint Nicolas, il ressuscite les petits enfants !

— Trêve de plaisanteries ! l'interrompit le peintre gêné, en se dégageant. Allons-y !

— Je te le dis, Vivaldi ! cria encore Simon qui fermait la marche : par mon archet, ton fils Antonio a maintenant un bel avenir devant lui ! »

Composition réalisée par EUROCOMPOSITION - SÈVRES

**IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN**

*Usine de La Flèche, 72200.*

*Dépôt légal Imp : 3613 B-5 - Edit : 8894.*

*32-10-0937-01-6 - ISBN : 2-01-020488-3.*

*Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*

*Dépôt : mars 1994*



P

--  
493